



HAL
open science

Éric Trombert, Le glaive et la charrue. Soldats et paysans chinois à la conquête de l'Ouest. L'histoire d'un échec. Paris : Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 2020

Alexis Lycas

► **To cite this version:**

Alexis Lycas. Éric Trombert, Le glaive et la charrue. Soldats et paysans chinois à la conquête de l'Ouest. L'histoire d'un échec. Paris : Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 2020. T'oung Pao/ , 2023, 109 (1-2), pp.181-191. 10.1163/15685322-10901005 . halshs-04089037

HAL Id: halshs-04089037

<https://shs.hal.science/halshs-04089037>

Submitted on 4 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prépublication (version auteur avant dernières corrections) d'une recension parue dans le *T'oung Pao*, 2023, 109 (1-2), p. 181-191. [10.1163/15685322-10901005](https://doi.org/10.1163/15685322-10901005)

Le glaive et la charrue. Soldats et paysans chinois à la conquête de l'Ouest. L'histoire d'un échec. Par Éric TROMBERT. Paris : Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 2020, 527 pp., illus.

Pourquoi les Chinois sont-ils allés vers l'Ouest, et pour quels résultats ? En étudiant les archives exhumées depuis une centaine d'années en Asie centrale et en se focalisant sur ce qu'elles disent des soldats et paysans chinois, Éric Trombert retrace le déroulement de cette « conquête », et analyse les raisons de son échec.

Le résultat est une somme de 527 pages. 45 encadrés didactiques aèrent un texte dense, mettent en valeur des traductions de documents complexes ou des points de technique agricole, et facilitent l'usage de l'ouvrage pour les non spécialistes. Outre une trentaine d'illustrations, 16 cartes permettent de se figurer distances, marqueurs spatiaux et évolution environnementale de certaines zones. Enfin, les annexes contiennent trois index thématiques. Le texte est divisé en sept chapitres de taille inégale. Trombert a privilégié un traitement chronologique et géographique qui coïncide avec des zones individualisées selon les dépôts d'archives, de Juyan 居延 dans la vallée de l'Etsin gol jusqu'à Gaochang 高昌 (Tourfan) en passant par Loulan 樓蘭. Quatre chapitres sont consacrés aux Han, et les deux derniers à la période de division, avec une incursion finale jusqu'au VII^e siècle. L'auteur ne délaisse pas les sources transmises, et fait un usage réfléchi des histoires dynastiques et des traités d'agronomie.

Ce livre est d'importance pour les historiens de l'Asie centrale et orientale prémodernes, et plus particulièrement pour les spécialistes de l'étude des manuscrits, du fait impérial, des sciences et techniques agricoles, de l'histoire sociale et environnementale. Trombert aborde un millénaire de tentatives d'implantations chinoises dans un espace particulier, l'Asie centrale, qu'il définit selon des critères géographiques comme la zone où les fleuves ne coulent vers aucune mer. La complexité topographique, politique et sociale du lieu fait qu'« ici plus qu'ailleurs, l'historien se doit d'être d'abord géographe, hydrographe et environnementaliste » (p. 278). On pourrait ajouter le rôle d'historien de l'agriculture, comme le prouve le contenu d'un premier chapitre déroutant, novateur et original.

L'objectif de l'ouvrage est de battre en brèche plusieurs idées reçues relatives à l'histoire ancienne et médiévale de la zone. Trombert développe ses hypothèses à partir des documents de la pratique et contre l'histoire positiviste d'une conquête chinoise unilatérale. Trombert décentre le point de vue sino-centré selon une enquête qui prend la forme d'un triple questionnaire. Le premier tient à la nature impérialiste de l'action militaire et politique : s'agit-il d'une conquête ou d'une réaction ? Il montre que l'expansion initiée sous les Han n'est pas un impérialisme, car les Han ont surtout agi contre des attaques extérieures et pour leur survie. Le deuxième point est lié à la supériorité culturelle et technologique des Chinois, présentée comme une évidence. Trombert prouve qu'il n'en est rien, à la lumière d'une passionnante étude comparative des pratiques culturelles et des techniques agricoles. Ce travail s'inscrit dans la lignée de ses travaux sur la maîtrise hydraulique ou les boissons, entre histoire sociale et anthropologie historique des techniques ordinaires et de l'alimentation. Le troisième point concerne le facteur environnemental : la forte aridité et les cultures d'oasis constituaient un défi pour les pratiques agricoles traditionnelles chinoises, qui contrastaient avec la maîtrise des populations antérieurement présentes sur place. Ces trois grandes questions permettent à l'auteur d'en poser d'autres, comme celle de la viabilité des implantations chinoises. La réponse négative, fondée sur l'analyse minutieuse des archives de Juyan, interroge les raisons ayant poussé le pouvoir à y maintenir une présence. Trombert propose au passage une histoire sociale des *min* 民, ces populations anonymes de petites gens, et des conséquences de l'expansion chinoise en Asie centrale sur les miséreux, laissés-pour-compte de l'histoire officielle.

Dans une courte introduction, l'auteur présente le plan et le cadre géographique dans lequel s'insère l'ouvrage, celui d'un espace hydrographique endoréique. En découle l'importance de la maîtrise hydraulique face à des cours d'eau volatiles. À rebours des ouvertures consacrées aux sources et au contextes spatiotemporels, Trombert suit dans le chapitre premier une approche différente. Il délaisse momentanément la documentation pour proposer une étude des pratiques culturelles (agriculture et botanique) et d'alimentation en vigueur en Asie centrale. Il passe en quelque sorte des sources, qui intéressent les chercheurs, aux ressources, qui concernent les acteurs historiques. Ce choix renvoie à la nécessité d'étudier la culture matérielle pour comprendre l'histoire ancienne de la zone, qualifiée trompeusement de « route de la soie » : d'autres produits, plus importants que la soie, y ont circulé, plus tôt et pas forcément d'est en ouest... Les preuves archéologiques attestent l'avancée technologique des populations d'Asie centrale établies avant l'arrivée chinoise, ce qui semble après tout logique. Encore faut-il le prouver.

L'auteur propose pour ce faire de repenser l'histoire des révolutions agricoles chinoises, en montrant que le riz n'en est que le dernier stade. La première étape correspond à l'introduction, depuis l'ouest et vers la Chine du Nord, du blé et de l'orge. Il présente une étude philologique fine des termes fondamentaux pour comprendre les pratiques culturelles : ainsi de *gu* 穀, qu'il faut comprendre comme « grain » et non « céréale », et permet de différencier panics et millets (*he* 禾). Malgré l'introduction du blé, le millet a continué d'être exploité principalement en Chine du Nord jusqu'aux Tang. Millets et panics ont conservé une prédominance culturelle : les traités d'agriculture soulignent leur importance et leur consacrent un riche vocabulaire explicatif. Quant aux blés et orges (*mai* 麥), l'auteur sollicite l'archéologie, les inscriptions, les manuscrits, les pratiques religieuses et la littérature afin de montrer leur faible ancienneté sur le territoire sinisé.

Les deux grandes cultures, la *he* du panic et du millet, et la *mai* du blé et de l'orge ont donc des origines géographiques différentes, mais aussi des modes de transformation et de consommation variés. À la culture *he* correspondent des pratiques agro-pastorales, attestées sur le site de Djoumboulak Koum. Les vestiges confirment que les populations étaient des agro-pasteurs sédentaires pratiquant une agriculture diversifiée grâce à leur maîtrise de l'irrigation. Le blé eut du mal à s'implanter dans le monde chinois pour des raisons environnementales et technologiques : comme il ne se transformait pas comme le millet, il fallut attendre l'apparition de meules adaptées pour le débarrasser des enveloppes qui le rendaient moins goûteux que le millet. De plus, la maîtrise du blé supposait celle de techniques hydrauliques nouvelles, et impliquait l'appropriation d'un nouveau cycle agraire étranger par une population habituée à fonctionner exclusivement selon un cycle printanier.

Pour mesurer la viabilité économique de l'implantation en Asie centrale, qui commence sous les Han de l'Ouest (chapitre 2), Trombert propose une étude sur Juyan et la vallée de l'Etsin gol (chapitre 3). Il effectue un retour historiographique vers les questions ethnographiques dans le chapitre 4, avant de reprendre sa progression chronologique autour du recul de la présence chinoise sous les Han de l'Est (chapitre 5). Ces chapitres sont reliés par le fil rouge des colonies militaires agricoles (*tuntian* 屯田).

Bien que l'expansion militaire sous les Han de l'Ouest soit due aux progrès économiques et surtout agricoles, l'auteur se demande si le pouvoir chinois se prévalait d'une politique de l'action ou de la réaction. Trombert penche pour la seconde explication, en raison de tâtonnements politiques et de mécanismes fiscaux d'incitation à la mobilité. Le but politique était de sécuriser suffisamment les zones du Hexi afin d'y réduire à terme la

présence militaire, en remplaçant les militaires par des civils (surtout des paysans), par ailleurs mobilisables. De telles initiatives impliquaient une organisation logistique : à la fin du II^e siècle avant notre ère, la seconde expédition de Li Guangli 李廣利 nécessita pour le seul transport du grain 100 000 bœufs et 30 000 chevaux, sans compter ânes et chameaux.

Militairement, les campagnes devaient être brèves car elles étaient coûteuses, mais comme elles étaient brèves, elles devenaient inefficaces pour assurer une implantation durable... Pacifier ne suffisait donc pas, il fallait peupler, soit la deuxième condition de la colonisation. La solution trouvée en 111 avant notre ère consista à envoyer des conscrits (*zu* 卒) pour surveiller la muraille, maintenir une présence militaire et travailler la terre. Ces *zu* étaient volontaires et vendaient leur force de travail à des appelés qui, grâce à leurs capacités financières supérieures, laissaient leur place à ces indigents. Ces derniers, accompagnés de leurs familles, étaient surtout des paysans.

Les pendants des soldats de garnison étaient les « soldats laboureurs » (*tianzu* 田卒), censés cultiver les céréales qui devaient servir à approvisionner les convois des émissaires envoyés vers l'ouest. Au tournant du I^{er} siècle avant notre ère, deux premières expériences non concluantes rappellent que les colonies agricoles constituaient un objectif secondaire, derrière l'affrontement avec les Xiongnu. Sous l'impulsion de Sang Hongyang 桑弘羊 (ca. 152-80), l'établissement des *tuntian* fut enfin encouragé afin de régler ces problèmes, notamment d'intendance. Il s'agissait d'envoyer d'abord des soldats laboureurs qui s'implanteraient pour contrôler le territoire et cultiver les terres, avant de les remplacer par des paysans qui en pérenniseraient l'exploitation. Outre le défrichement de nouvelles terres, l'alimentation de l'intérieur en grains et la contribution à l'effort de taxation, le système offrait des perspectives aux populations miséreuses du centre du pays.

Mais en réalité le système ne fonctionna pas, car l'autosuffisance était impossible. Cette première étape de la conquête vers l'ouest s'était faite en aveugle. Le projet impérial était difficile à faire aboutir en raison d'informations géographiques et de connaissances empiriques lacunaires. Les différents échecs firent qu'à la fin du règne de Wudi, on décida d'aller moins loin à l'ouest et de se concentrer sur la consolidation des positions préexistantes. On passait de la conquête à l'administration de la conquête. Jusqu'à la fin des Han de l'Ouest, le désengagement du grand ouest accompagna le déclin dynastique.

Pour interroger plus précisément la viabilité du modèle, Trombert se tourne dans le chapitre 3 vers Juyan. L'auteur rappelle le contexte de découverte des manuscrits et insiste sur l'importance des relevés topographiques établis par Aurel Stein (1862-1943) lors de sa

mission. Cette découverte s'est accomplie en plusieurs phases : un premier temps de 1907 à 1928, suivi de la période 1972-1976 (Juyan), puis d'une dernière phase de découvertes, en 1990-1992 (Xuanquan 懸泉). Les fonds proviennent principalement des avant-postes militaires Han. Ces documents de la pratique consacrés à la vie quotidienne des garnisons du grand ouest forment un ensemble cohérent et représentatif d'une société locale en constitution.

Malgré la fertilité de la vallée de l'Etsin gol, son contrôle répondait à des considérations stratégiques et militaires davantage qu'économiques et vivrières. Les premières constructions eurent lieu en 103-102, jusqu'à l'abandon du site, au début des années 30 – les fiches courent jusqu'en 32. Elles attestent du recul de la présence chinoise sous les Han de l'Est. Auparavant, la colonisation de la région connut son pic au 1^{er} siècle avant notre ère. Le pouvoir était clairement entre les mains des militaires, au détriment des fonctionnaires civils. Toute à l'édification de son prestige, la dynastie maintenait un système surexploitant les soldats corvéables et incapable de contenir les invasions.

En ordonnant les registres de soldats par origine géographique, Trombert expose le fonctionnement du système de conscription et les types de service exigés des conscrits durant leur existence. Les *zu* 卒 défendaient le territoire tandis que les *bing* 兵 étaient des soldats professionnels, servant lors des mobilisations d'urgence : il y avait à Juyan principalement des *zu*, soit des conscrits, et peu de soldats professionnels. Pour attirer les volontaires, des mesures incitatives – avantages matériels et accompagnement par des membres du foyer – furent mises en place. Ces volontaires comportaient des officiers chinois et des cavaliers étrangers, mais aussi des forçats et des repris de justice. Ces derniers formèrent l'ossature des colonies agricoles. Géographiquement, la majorité des conscrits provenait de la plaine Centrale. Hors recrutements locaux, les zones de provenance étaient spécifiques, pour des raisons d'expertise technique : une dizaine de fiches individuelles éclaire finement les origines, parcours et statuts de soldats hydrauliciens du Hedong, une région compétente en gestion de l'eau.

Trombert se penche ensuite sur les ressources agricoles de la colonie. Bien que le temps long et incompressible de la mise en culture des terres diffère de celui de la conquête politico-militaire, le personnel militaire y était employé pour des tâches non militaires. L'administration collectait des redevances sur l'exploitation des terres (*zu* 租), une forme de fermage et donc de relation économique privée. L'analyse fouillée de la fiche d'un registre d'activité agricole de Jianshui confirme la primauté de l'objectif de production, au détriment de celui de productivité, et au mépris d'une surexploitation des hommes.

À l'appui de documents comptables d'apparence austère, Trombert consacre des paragraphes saisissants au processus rationnel d'approvisionnement en grains, des greniers aux consommateurs (p. 165-166). La quantité mensuelle nécessaire était évaluée précisément avant la collecte du grain par les soldats. La consigne minutieuse du processus entre partie émettrice et partie réceptrice permet de suivre le trajet des denrées alimentaires. Les informations relatives à l'allocation des vivres sont plus maigres, mais Trombert en tire quelques enseignements importants, notamment en relation avec les « colonies civiles de peuplement » (*mintun* 民屯) : elles accueillait des paysans miséreux de l'intérieur du pays, car les soldats de garnison n'avaient pas le temps de travailler la terre. Même si les terres appartenaient théoriquement à l'État, la présence à Juyan d'actes de propriété et d'inventaires de biens prouve l'existence de terres privées. Ces terres étaient octroyées soit aux soldats déjà sur place pour les inciter à rester, soit à des paysans encouragés à migrer pour peupler la région. Cet afflux de gens de peu amenait son lot de marginaux et de vagabonds, qui fuyaient imposition et conscription.

Malgré l'incitation au peuplement civil, la documentation confirme que les colonies étaient dirigées par et pour des militaires, et non par des civils. De plus, le terme *tuntian* n'apparaît pas dans les documents de la pratique. Le système avait donc une viabilité très relative, que corrobore une étude du rapport coût/bénéfice de l'implantation occidentale en fonction de la production obtenue des terres exploitées. Les rendements communément admis par les historiens modernes, d'un picul par *mu*, étaient en réalité inférieurs, autour de 0,7 picul par *mu*. Il faut soustraire à ce faible chiffre la part à mettre de côté pour les semences suivantes, et rappeler que, pris par leurs activités militaires, les soldats en charge de ces champs ne pouvaient se consacrer entièrement à l'agriculture. L'incapacité des colonies à produire suffisamment de grains entraînait la mise en place d'une logistique d'acheminement par convois du grain manquant. Cette opération avait un coût financier lourd (en hommes et en bêtes à nourrir), finalement supérieur à celui de la marchandise transportée. Mais si l'opération était financièrement inviable, on conservait le dispositif pour les raisons stratégiques et idéologiques, dévoilées dans le chapitre 4.

L'auteur y rappelle qu'au-delà de Dunhuang le contrôle impérial était inégal. La non sinisation de l'actuel Xinjiang s'explique par la présence ancienne de sociétés sédentaires solides et d'États robustes, et non par des critères climatiques ou d'éloignement géographique. Trombert critique le « postulat fragile » de barbares nomades nécessitant des ressources chinoises. Les Chinois avaient en réalité peu à offrir aux Xiongnu, et ces derniers ne souffraient pas de dépendance envers les Han. L'agriculture est attestée en Haute Asie dès le

Néolithique : il suffisait de s'adapter à des cycles végétatifs courts. La confrontation, entre le mode de vie complexe et anciennement établi des Xiongnu, et l'irruption des armées Han, explique les conflits qui s'ensuivirent. Trombert y esquisse une histoire des petites gens anonymes, autour de quelques transfuges, comme les traîtres et les prisonniers (p. 227-233).

Le chapitre 5, qui aurait pu être combiné au précédent, constitue un bilan à mi-parcours. Pour traiter l'hypothèse d'une supériorité technologique des Han sur les populations d'Asie centrale, Trombert délaisse l'histoire intellectuelle. Alors que la transition entre les deux dynasties Han marque un recul net de la présence chinoise en Asie centrale, l'auteur démystifie la fable des soldats laboureurs, dont la production ne suffisait pas à assurer leur propre subsistance, et qui ne représentaient qu'un centième des populations implantées. Trombert étudie ensuite les techniques agraires. L'exemple du labour tracté par des bœufs à l'aide de socs (p. 261-276) renseigne sur la productivité : en ressort l'importance des bœufs, utilisés davantage pour le charroi (*che* 車) que pour le labour (*li* 犁) durant les premiers siècles de l'implantation Han en Asie centrale. Il déconstruit aussi les interprétations du terme *lou* 糶, qui n'a pas toujours signifié « semoir ». Si son introduction en Asie centrale est traditionnellement attribuée aux colons chinois, ce n'est qu'au haut Moyen Âge que le terme prit ce sens. On peut donc douter, de la réalité de son apport pour les populations occidentales de l'Antiquité, comme de la véracité des récits d'inventions techniques attribuées à un âge d'or Han.

Les deux derniers chapitres entreprennent un déplacement chronologique et spatial, vers le haut Moyen Âge, et plus à l'ouest, jusqu'au bassin du Tarim, dans la dépression du Lop nor. Le chapitre 6 porte sur la colonie de Loulan qui borde le royaume du Kroraina. L'auteur s'appuie sur des manuscrits en chinois et en kharoshthi des III^e-IV^e siècles. Ce double fonds linguistique différencié souligne le haut degré d'autonomie et de développement du Kroraina. Le chapitre 7 épouse les bouleversements du monde sinisé au cours du IV^e siècle (morcellement de l'influence chinoise et tentatives d'expansion occidentale des Seize Royaumes), avant de suivre les soldats, qui quittent Loulan et remontent au nord, dans le bassin de Tourfan. Trombert y propose une dernière étude de cas autour du royaume de Gaochang, jusqu'à l'implantation Tang.

L'auteur présente d'abord le milieu hydrographique, car l'occupation du bassin du Tarim dépendait de la maîtrise des réserves naturelles. Il se fonde sur les rapports des expéditions modernes ayant enregistré les observations des événements hydrologiques ou les politiques d'irrigation du XX^e siècle pour déterminer les stratégies d'adaptation des hommes

dans un environnement fragile, à l'épreuve de décisions politiques inconscientes des contraintes géologiques et climatiques de l'Asie centrale. Après une présentation des deux routes principales reliant l'est à l'ouest, l'auteur aborde les États Oasis de la route du sud, de Shanshan (Charkhlik) à Khotan, en passant par Qiemo (Cherchen) et Niya.

Trombert présente ensuite un premier fonds de 75 manuscrits d'époque Han découvert par Huang Wenbi 黃文弼 (1893-1966) à Tuyin. Les listes de rations alimentaires et les registres de populations confirment que la colonie fonctionnait sur le même modèle que celle de Juyan. Sous les Han antérieurs, la population de Loulan était composée de pasteurs et de quelques paysans, son centre politique se situant au sud-ouest du Lop nor. Le site du nord était un autre foyer, mais il ne prit corps que lorsque les Han en firent une voie de passage septentrionale. Sous les Cao-Wei, la politique des *tuntian* reprit, quoique différemment : il s'agissait de les établir à l'intérieur de l'empire et non aux frontières. En outre, le contingent était formé de paysans dépossédés et non de soldats comme sous les Han.

Des fouilles menées dans l'est du Tarim au début du XX^e siècle, cinq campagnes à Loulan et trois à Niya ont livré 575 documents chinois exploitables (la plupart à Loulan). Des 782 documents en kharoshthi, 737 proviennent de Niya. Ce déséquilibre documentaire s'explique par une population chinoise moins importante à Niya. La présence des caractères sur certains sceaux trouvés sur place reflète le prestige de l'écriture chinoise davantage qu'une domination politique. La région était considérée comme étrangère, et sur place les agents s'occupaient de délivrer des laissez-passer, de faire la police et de lancer des poursuites judiciaires (p. 344).

On ne trouve trace à Niya de colonies agricoles chinoises, contrairement à Loulan, située au nord-est du Lop nor et où se concentrèrent les efforts d'implantation impériale. Trombert en conclut qu'il faut décorrélérer puissance dynastique chinoise et développement des espaces coloniaux. Quant à la cohabitation entre puissances rivales, la documentation montre des vies parallèles et étanches. Les textes chinois ne disent rien du bouddhisme, pourtant attesté par l'architecture. La présence indigène était antérieure : les offices et les titres de fonctionnaires – dont l'existence était dictée par la nécessité de survivre à une épuisante routine – dénotent une adaptation aux spécificités locales. Contrairement aux documents de Zoumalou 走馬樓 (Changsha), les documents chinois de Loulan ne font aucune référence aux *tuntian* : le terme semblait réservé aux terres considérées comme partie intégrante de l'écoumène. Loulan était ainsi une périphérie d'occupation militaire et opportuniste, où le système de *tuntian* n'était pas le seul en vigueur.

Trombert s'intéresse ensuite au royaume de Kroraina d'un point de vue linguistique (influence culturelle kouchane), social (composition de la société), et économique (élevage, agriculture, viticulture, troc, échanges monétaires). L'agriculture y est moins présente que dans les documents chinois, et l'élevage sert aussi à payer des taxes. La métrologie agraire et les savoir-faire viticoles propres au Kroraina confirment l'étanchéité des pratiques d'un monde à l'autre en dépit de la proximité géographique. Enfin, les Chinois sont globalement invisibles dans la documentation kharoshthi : le royaume était davantage tourné vers Koutcha que vers la Chine, et les Chinois ne constituaient pas un danger. En résumé, le fonds kharoshthi démontre une grande autonomie par rapport au monde chinois, doublée d'une conservation d'usages sociaux et économiques idiosyncrasiques.

La première partie du chapitre 7 concerne les Seize Royaumes et Loulan (p. 408-429) et reprend d'anciennes contributions de l'auteur. La deuxième porte sur la colonisation de Gaochang sous les Tang (p. 429-465). Durant la seconde « phase » de la colonie de Loulan, entre 271 et 310, les documents se raréfient. Alors que l'intérieur du pays chinois est ravagé par des conflits, cette zone est épargnée, et accompagne l'essor du bouddhisme. L'abandon du Lop nor au III^e siècle est suivi par l'implantation des Liang antérieurs (301-376) à Tourfan au début du siècle suivant. La prise de Gaochang en 327 est marquée par un transfert de compétences du sud de la chaîne des Kuruk tagh – le bassin du Tarim où se trouvait Loulan – vers le nord, au niveau de Tourfan.

Attestée à Tourfan depuis le III^e siècle avant notre ère, la vigne est le signe d'une culture implantée et prospère, davantage que la seule culture vivrière. Autre preuve d'avancée technologique, l'existence de doubles récoltes (en céréales, coton, vin) dès le VI^e siècle et probablement avant. Quant aux manuscrits, les plus complets concernent la période d'indépendance du royaume de Gaochang (442-640), puis les Tang. Certains, écrits en chinois, ont été trouvés dans 200 tombes de deux cimetières, à Astana et Kara-khoja. Ils concernent la vie laïque des élites sinophones locales. Malgré des changements de tutelles, le royaume indépendant de Gaochang fut dominé politiquement par une élite sinisée et sinophone, mais loin d'être ethniquement chinoise en raison de nombreux métissages. Proche à la fois des Tang et des populations steppiques, le règne de Qu Boya 麴伯雅 (mort en 623) symbolise la position médiane du royaume.

Outre la crise politique – non rapportée par l'historiographie – qui écarta Qu Boya du pouvoir entre 614 et 619, un second point invisibilisé tient à l'histoire administrative du royaume. Par méconnaissance ou *a priori*, l'historiographie officielle a omis de mentionner

l'existence d'un ministère des Colonies agricoles (*tuntian bu* 屯田部). Attesté dans les manuscrits et sur une stèle de 575, son historicité est indéniable. Trombert émet l'hypothèse que les historiens de la cour n'avaient pas jugé plausible la présence d'un ministère important, habituel apanage de l'expansion impériale, dans un royaume modeste (p. 451). Si le ministère des Colonies agricoles gérait officiellement les terres, il ne les exploitait pas : les lopins de terre n'étaient plus gérés par des soldats laboureurs, mais par des civils. Les contrats de location du début du VII^e siècle montrent que les terres étaient louées exclusivement à des civils, et de manière privée, alors même qu'elles étaient sous la responsabilité des militaires. Le ministère des Colonies agricoles n'avait aucune fonction coloniale, ce qui cadre d'ailleurs avec la taille du royaume. Cette appellation marque en réalité l'achèvement d'un long processus historique, qui voit le système des *tuntian* se vider de sa substance militaire et conquérante pour devenir un opérateur de la privatisation des terres arables. L'évolution du système des *tuntian* s'explique par l'incapacité multifactorielle des soldats à exploiter ces terres ; elle eut pour conséquence de transformer un mode de production militaire et collectif en une organisation civile et privée.

Avant de conclure, j'émettrai trois réserves. La première tient au choix d'avoir réduit au minimum le texte en langue originale des documents traduits. C'est compréhensible pour l'historiographie officielle disponible dans chaque bibliothèque et en ligne. Cela l'est moins pour les documents rares étudiés par l'auteur. Ce choix est probablement imputable à la maison d'édition, qui aura légitimement cherché à réduire la taille déjà imposante d'un ouvrage grand format. Néanmoins, le lecteur aurait aimé pouvoir goûter l'original et la traduction en regard. Pour une plus grande clarté structurelle, la taille des chapitres aurait pu être réduite et leur nombre augmenté : les chapitres 3, 6 et 7 auraient pu être coupés en deux, voire en trois, afin de gagner en dynamisme et de faire respirer un texte dense.

Une dernière réserve concerne la remise en question de la littérature transmise, que Trombert oppose parfois aux manuscrits. Or, l'historiographie traditionnelle fait souvent montre de nuance et propose, si tant est que l'on décide de la lire attentivement comme le fait l'auteur, des interprétations similaires aux conclusions tirées de la lecture des seuls manuscrits. Quand les « silences » du *Han shu* (p. 95) sont évoqués, on serait tenté d'y voir tout autant des coupes inhérentes au travail de synthèse historiographique que constitue la compilation d'une histoire dynastique. C'est plutôt la lecture qui en fut faite jusqu'à nos jours qu'il faudrait repenser, davantage que le contenu des premières histoires.

En conclusion, on rappellera combien l'étude des ressources agricoles accrédite l'idée d'une avance technologique de l'Asie centrale, où se pratiquait un agropastoralisme

sédentaire et non un nomadisme pastoral. Les agriculteurs chinois, dont la capacité réelle de production était inférieure à celle énoncée par la théorie, n'étaient pas enclins à mieux gérer des zones désertiques que les populations locales. La région se développa d'ailleurs lorsque la présence Han s'affaiblit. L'expansion occidentale de l'empire chinois eut néanmoins un double impact, sur l'équilibre interne du monde chinois et sur la géopolitique de l'Asie centrale. Et si ce projet d'expansion a tant coûté, il fut maintenu en raison de sa valeur pionnière et stratégique, en dépit du coût économique et humain.

L'apport premier de ce travail concerne le caractère novateur des hypothèses d'Éric Trombert. Ses conclusions sont éprouvées méthodiquement et rigoureusement. C'est la deuxième qualité de l'ouvrage. La troisième réside dans le fait qu'il ne cache rien des étapes de sa démonstration : il signale les fausses routes qu'une piste lui fait parfois emprunter, tout comme la satisfaction de confirmer un pronostic par la confrontation de manuscrits en apparence éloignés. Qu'il se fonde sur des preuves robustes ou des indices ténus, il précise systématiquement le régime de vérité historique dans lequel il évolue. Cette humilité formelle et méthodologique est doublement importante, car elle rappelle la fragilité des sites et des documents employés, et dévoile la générosité d'un historien qui n'évite pas la complexité du sujet, tout en montrant la patience et la ténacité nécessaires pour mener une entreprise de longue haleine. Il est rare de lire un livre aussi remarquable et si peu perfectible. Souhaitons qu'il soit traduit, en chinois et en anglais, afin que l'ensemble du champ sinologique puisse en mesurer la portée.

Alexis Lycas, École Pratique des Hautes Études (EPHE, PSL), Paris